



Et à grands coups de crosse, Anzani lui écrasa la figure. (Page 863.)

et pour un Broussel ! Jésus ! qu'est donc devenue la royauté ?

Anne touchait sans y penser à la question brûlante. Le peuple n'avait rien dit pour les princes, le peuple se soulevait pour Broussel ; c'est qu'il s'agissait d'un plébéien, et qu'en défendant Broussel le peuple sentait instinctivement qu'il se défendait lui-même.

Pendant ce temps, Mazarin se promenait de long en large dans son cabinet, regardant de temps en temps sa belle glace de Venise tout étoilée.

— Eh ! disait-il, c'est triste, je le sais bien, d'être forcé de céder ainsi ; mais bah ! nous prendrons notre revanche : qu'importe Broussel ! c'est un nom, ce n'est pas une chose.

Si habile politique qu'il fût, Mazarin se trompait cette fois : Broussel était une chose et non pas un nom.

Aussi, lorsque le lendemain matin Broussel fit son entrée à Paris dans un grand carrosse, ayant son fils Louvières à côté de lui et Friquet derrière la voiture, tout le peuple en armes se précipita-t-il sur son passage ; les cris de : Vive Broussel ! Vive notre père ! retentissaient de toutes parts et portaient la mort aux oreilles de Mazarin ; de tous les côtés les espions du cardinal et de la reine rapportaient de fâcheuses nouvelles, qui trouvaient le ministre fort agité et la reine fort tranquille. La reine paraissait mûrir dans sa tête une grande résolution, ce qui redoublait les inquiétudes de Mazarin. Il connaissait l'orgueilleuse princesse et craignait fort les résolutions d'Anne d'Autriche.

Le coadjuteur était rentré au parlement plus roi que le roi, la reine et le cardinal ne l'étaient à eux trois ensemble : sur son avis, un édit du parlement avait invité les bourgeois à déposer leurs armes et à démolir les barricades : ils savaient maintenant qu'il ne fallait qu'une heure pour reprendre les armes et qu'une nuit pour refaire les barricades.

Planchet était rentré dans sa boutique ; la victoire amnistie : Planchet n'avait donc plus peur d'être pendu ; il était convaincu que, si

l'on faisait seulement mine de l'arrêter, le peuple se soulèverait pour lui comme il venait de le faire pour Broussel.

Rochefort avait rendu ses cheveu-légers au chevalier d'Humières : il en manquait bien deux à l'appel ; mais le chevalier, qui était frondeur dans l'âme, n'avait pas voulu entendre parler de dédommagement.

Le mendiant avait repris sa place au parvis Saint-Eustache, distribuant toujours son eau bénite d'une main et demandant l'aumône de l'autre ; et nul ne se doutait que ces deux mains-là venaient d'aider à tirer de l'édifice social la pierre fondamentale de la royauté.

Louvières était fier et content, il s'était vengé du Mazarin, qu'il détestait, et avait fort contribué à faire sortir son père de prison ; son nom avait été répété avec terreur au Palais-Royal, et il disait en riant au conseiller réintégré dans sa famille :

— Croyez-vous, mon père, que si maintenant je demandais une compagnie à la reine elle me la donnerait ?

D'Artagnan avait profité du moment de calme pour renvoyer Raoul, qu'il avait eu grand-peine à retenir enfermé pendant l'émeute, et qui voulait absolument tirer l'épée pour l'un ou l'autre parti. Raoul avait fait quelque difficulté d'abord, mais d'Artagnan avait parlé au nom du comte de La Fère. Raoul avait été faire une visite à madame de Chevreuse et était parti pour rejoindre l'armée.

Rochefort seul trouvait la chose assez mal terminée : il avait écrit à M. le duc de Beaufort de venir ; le duc allait arriver et trouverait Paris tranquille.

Il alla trouver le coadjuteur, pour lui demander s'il ne fallait pas donner avis au prince de s'arrêter en route ; mais Gondy y réfléchit un instant et dit :

— Laissez-le continuer son chemin.

— Mais ce n'est donc pas fini ? demanda Rochefort.

— Bon ! mon cher comte, nous ne sommes encore qu'au commencement.

- Qui vous fait croire cela ?
- La connaissance que j'ai du cœur de la reine ; elle ne voudra pas demeurer battue.
- Prépare-t-elle donc quelque chose ?
- Je l'espère.
- Que savez-vous, voyons ?
- Je sais qu'elle a écrit à M. le Prince de revenir de l'armée en toute hâte.
- Ah ! ah ! dit Rochefort, vous avez raison, il faut laisser venir M. de Beaufort.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

Suite.)

XXXV

LA PICADA DAS ANTAS.

Cette retraite, entreprise dans la saison d'hiver, au milieu d'un pays montagneux et par une pluie incessante, fut la plus terrible et la plus désastreuse que j'aie jamais vue.

Nous emmenions avec nous, pour toutes provisions, quelques vaches en laisse, sachant d'avance que nous ne trouverions aucun animal bon pour notre nourriture sur la route que nous allions parcourir.

Tout en battant en retraite nous-mêmes, nous poursuivions la division du général Labattue, mais sans la pouvoir jamais rejoindre.